

Notice nécrologique : Jacques Rousseau (1905-1970)

Louis-Edmond Hamelin

Volume 14, numéro 32, 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020912ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020912ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hamelin, L.-E. (1970). Notice nécrologique : Jacques Rousseau (1905-1970). *Cahiers de géographie du Québec*, 14(32), 257–260.
<https://doi.org/10.7202/020912ar>

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES

NOTICE NÉCROLOGIQUE JACQUES ROUSSEAU (1905-1970)

Jacques Rousseau, depuis 1962 directeur de recherches au Centre d'Études nordiques de l'université Laval, n'était pas un homme ordinaire et toute tentative de dissenter sur lui risque de demeurer en deçà de la réalité. En effet, cet homme a été à la fois et à un niveau exceptionnel, un scientifique, un écrivain, un nordiste et un animateur.

LE SAVANT

Si l'on fixe le début de ses activités professionnelles en 1928 au moment où il obtenait une licence en Sciences, la période de production scientifique de l'auteur aura duré 42 ans. Allié au maître Marie-Victorin, Jacques Rousseau a commencé sa carrière comme botaniste mais, comme en toute chose, il le fait du meilleur de lui-même. Il a découvert cent espèces de plante nouvelle et, au moins huit entités universelles ont incorporé son nom dans leur application, donnant par exemple des *Carex Rousseauii* ; un hommage aussi souvent répété est chose rare. Les explorations ont commencé face à son petit pays du Moyen estuaire du Saint-Laurent puis elles se sont étendues au golfe du même nom et à l'île d'Anticosti ; à partir de 1944, elles se sont prolongées dans le Nord. La botanique, par l'étude de la toundra, a conduit M. Rousseau à faire l'une des premières études canadiennes du périglaciaire, sujet qui se développera par la suite.

Petit à petit, au cours de sa carrière, le chercheur est devenu ethnobiologiste, ce qui lui a permis de traiter, souvent sans équivalence au Canada, d'anthropologie, d'ethnologie, de géographie, de choronymie et de linguistique. De nombreux exemples pourraient être apportés ; du côté de la choronymie, champ alors délaissé en dehors de la Commission de géographie du Québec, Jacques Rousseau a établi des inventaires détaillés, documentés, remplis de corrections et de précisions, ourlés de commentaires pertinents. La liste des disciplines auxquels se rattachent les travaux de Jacques Rousseau est ici volontairement restrictive. En fait, ce chercheur n'acceptait pas d'ignorer quoi que ce soit d'une chose. Sa curiosité était sans limites et il prenait des notes sur tout. Même sur des sujets peu discutés comme la gastronomie, il connaissait scientifiquement une foule de recettes et c'est en historien de la viniculture, non seulement en dégustateur, qu'il savait apprécier les meilleures bouteilles.

Il est difficile de connaître les raisons qui ont poussé ce savant à sortir d'une spécialité alors non encombrée et à devenir au cours de sa vie plusieurs fois autodidacte ; mauvaise orientation au départ due aux trop fortes capacités d'entraînement de Marie-Victorin ? Hâtive prise de conscience de l'ennui qui pourrait résulter de la répétition pendant toute une vie de semblables inventaires botaniques ? Circonstances et rencontres favorables à de nouveaux cheminements de la carrière ? Conception avant la lettre de la pluridisciplinarité des recherches ? De toutes façons, il semble heureux que Jacques Rousseau ait été plus qu'un botaniste car il avait le talent de ce dépassement.

Il n'est pas davantage aisé de mesurer la « scientificité » des travaux très variés de l'auteur, d'autant plus que le recul nous manque. Nous risquons cependant deux remarques. D'un côté, il faut s'attendre que les spécialistes d'un seul parmi tous les champs de recherche pratiqués par Jacques Rousseau soient d'opinion que chacun de ces champs aurait pu avoir été davantage fouillé ; ces représentants d'une seule discipline peuvent rappeler que la dimension horizontale des connaissances joue généralement contre leur dimension verticale. La portée de cette réflexion très logique est cependant limitée par les secours qu'une science définie peut apporter à sa voisine ; la biogéographie « naturelle »

du Québec-Labrador s'est elle-même enrichie par l'apport de considérations se rapportant aux Amérindiens. D'un autre côté, les ondes du « généralisme » sont plutôt longues ; il est plus que probable que les oeuvres de Jacques Rousseau prendront du poids avec le temps et qu'elles devront être rééditées tout comme celles de Peter Kalm.

L'ÉCRIVAIN

L'on est d'abord frappé par la masse de ses écrits. La simple liste des travaux composent un cahier de plus de 60 pages. La bibliographie du Québec-Labrador (Cooke et Caron) contient plus de 160 titres du maître. Dans un ouvrage de 400 pages écrit par dix auteurs, Jacques Rousseau à lui seul en a près de 150. L'on peut regretter que peu de ses travaux ont été publiés au Centre lui-même. À son décès, il avait sur le chantier en plus d'articles, de notes, de comptes rendus, de présentations, trois ouvrages pouvant totaliser 1800 pages. L'an dernier, le Conseil national des Recherches du Canada lui a fourni un second assistant afin qu'il puisse continuer un index de noms de plante de dimension surhumaine vu qu'il doit contenir près de 100 000 fiches. N'hésitons pas à constater qu'il y a quelque chose de gigantesque, voire même d'excessif, dans l'oeuvre de Jacques Rousseau. Mais attention. Prenons garde de limiter notre appréciation à l'aspect volumétrique. Ses textes sont toujours fort documentés ; son article de 60 pages sur la *biogéographie laurentide* possède 115 références sans compter les notes de disgression, toujours nombreuses. Les textes sont solides car peu de chose parvenait à échapper à cet auteur fécond. Et il y a le style ; le poème sur la Toundra publié par *North* constitue l'une des meilleures pages de toute la littérature nordique. Les présentations des expositions de peinture nordique sont de haute tenue littéraire. La langue riche et agréable de l'auteur empêche toute lourdeur de venir tenir la masse de l'écriture.

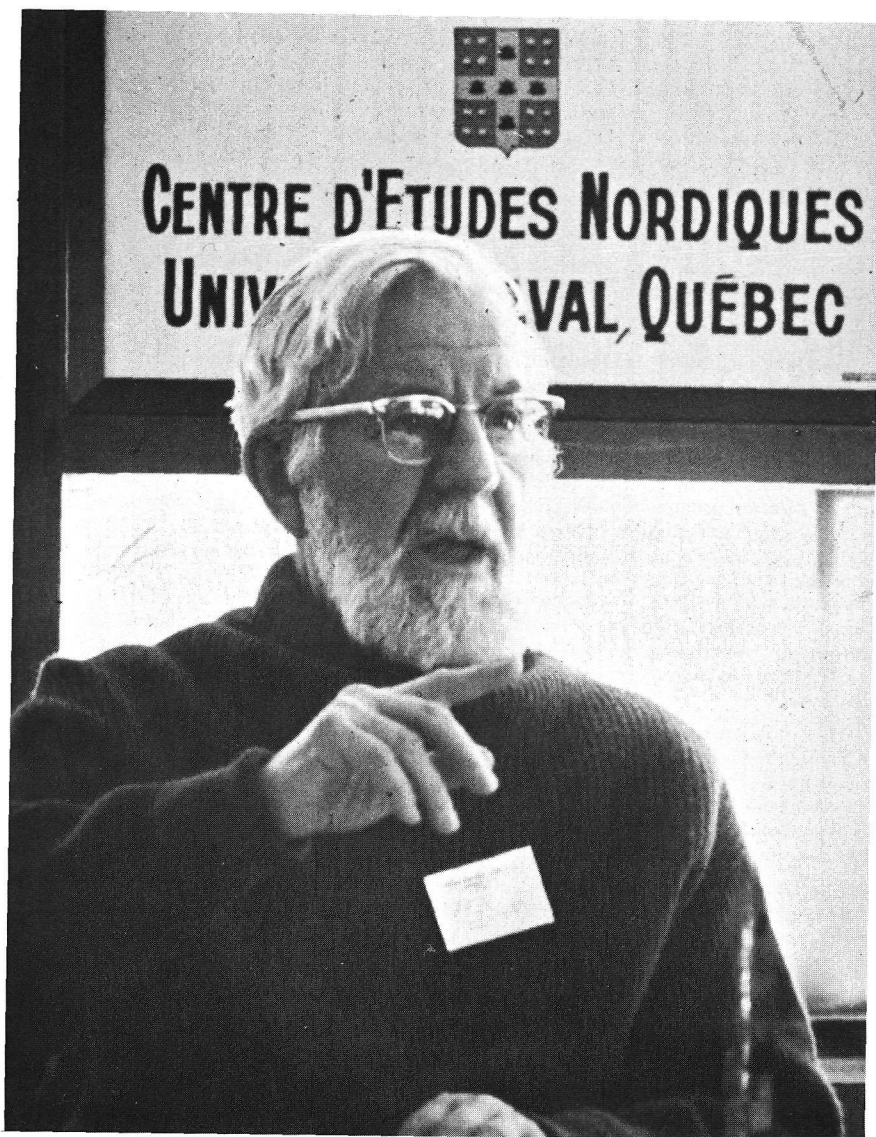
LE NORDISTE

Jacques Rousseau l'a été d'abord comme explorateur et surtout dans la péninsule du Québec-Labrador ; il s'est « anordé » progressivement passant du Pré Nord, au Moyen Nord et jusqu'au Grand Nord, suivant notre propre terminologie. Son esprit frondeur le poussait à être le premier à faire les choses. Il a « créé » et défini la zone hémiaïrctique. Il a réalisé des expéditions pénibles en canot, en rapport avec la technique du temps, mais qui ne sont pas étrangères à son vieillissement précoce. Peu de gens avant lui, s'il y en a eu, ont traversé le col de l'Ungava arctique. Au nord-est du Nouveau-Québec, une expédition sur le George en 1947, cours d'eau tristement célèbre, lui a fait voir les derniers campements des Naskapis régionaux. Malheureusement pour le Québec, une partie encore importante du relevé de ses expéditions reste sous forme de manuscrits. Ici encore, il faut donner la vraie dimension de Jacques Rousseau qui était constamment un observateur universel, comme les maîtres des siècles passés. Cette ouverture d'esprit lui a fait recueillir des notes très pertinentes sur tout sujet, dont les Amérindiens, notes auxquelles a été associée Madeleine Aquin-Rousseau, son épouse. À partir de 1948, c'est en tant que nordiste que Jacques Rousseau a été invité à donner des cours à l'Institut de géographie de Québec. En 1962, il quittait la Sorbonne pour devenir le premier chercheur de prestige du Centre d'Études nordiques. Le « nordisme » n'a rempli qu'une partie de sa carrière mais cette partie à elle seule aurait pu remplir la vie d'un homme.

L'ANIMATEUR

Pendant la guerre, ce sont les cours de Radio-Collège qui m'ont fait connaître Jacques Rousseau. Il faisait alors partie d'une toute petite équipe de précurseurs qui essayaient de placer le Québec sur la carte scientifique du monde. Jacques Rousseau a animé des secteurs pionniers, tel le Cercle des jeunes naturalistes, l'ACFAS dont il a été secrétaire pendant 16 ans, le Jardin botanique de Montréal comme sous-directeur, le Musée de l'Homme à Ottawa, la Société des Dix. En boutade, parlant un peu de lui-même, il m'a déjà confié : « le Québec n'a pas commencé avec la mort de Duplessis ». Entre la crise et l'agitation actuelle, Montréal et Québec ont produit une poignée d'hommes entraînants dont Marie-Victorin, Adrien Pouliot, Léon Lortie, Ed. Montpetit, Georges Préfontaine, Cyrias Ouellet, Pierre Dansereau, Lionel Proulx et Jacques Rousseau qui n'était pas le moindre d'entre eux.

Ce sont des centaines, sinon des milliers de conférences publiques que Jacques Rousseau a prononcées, autant de textes de vulgarisation qu'il a publiés, et sur une foule de sujets et sans être banal. Il faisait partie de 60 sociétés savantes. En 1970,



(Photo Benoit Dumont)

Photo 1 Jacques Rousseau, président du colloque du Centre d'Études nordiques, Moosonee, Ontario, février 1967.

onze thèses à l'université Laval seulement se préparaient sous sa direction immédiate ou d'après des conseils dont il n'a jamais été avare. Peut-être qu'aucun professeur d'aucune de nos universités ne recevait autant d'étudiants que lui ; souvent à trois heures du matin dans son bureau, il y en avait encore qui s'instruisaient à l'écouter.

Animateur, il l'a été également dans le monde non scientifique. Il a favorisé la rentrée des premiers boeufs musqués dans le Québec. Je crois qu'il s'est mêlé de l'organisation syndicale. En pacifiste, il s'est occupé activement des campagnes de paix au

Vietnam. Il est intervenu pour pourfendre sans pitié tous ceux qui par faiblesse ou par méchanceté auraient pu être tentés de faire du tort aux émigrants ; on l'a même vu arbitrer dans des affaires judiciaires. Jacques Rousseau était un homme présent partout, au courant de tout et toujours prêt à intervenir. En société, il brillait dans les salons et l'on recherchait son voisinage. Ce qu'il pouvait faire en un an tant sur le plan des recherches sans bruit que sur le plan de l'extériorisation ne cessait d'étonner ceux qui lisaient ses volumineux rapports périodiques d'activités.

L'HOMME

Jacques Rousseau est un savant polyvalent, cultivé, non esclave de sa spécialité, un homme entier, volontaire, sans compromission. Certains ont fait l'erreur de penser que l'on pouvait jouer avec son opinion ; il n'acceptait pas que l'on puisse même imaginer qu'il soit complaisant. Il savait être au combat, seul contre tous s'il le fallait aimant jouer le tout pour le tout. La tension des événements le stimulait. Il avait le sens de la tragédie. C'était un homme des croisades tout comme ses deux frères tombés pour la Libération de la France. Il se créait des occasions de charge contre les gens sans style mais qui se donnent de l'importance. Jacques Rousseau avait l'allergie du faux. Mais cet être transcendant recherchait le dialogue, un dialogue serré et épuisant par des conversations ininterrompues, longues parfois de six heures. Jacques Rousseau tenait à exercer son droit de parole. Il voulait participer ; il se sentait comme appelé ; parfois il s'engageait malgré les conseils de ses proches. Le caractère qu'il avait n'était peut-être pas commode mais celui qu'on lui a prêté après deux difficultés rapprochées (1956 à Montréal ; 1959 à Ottawa) a joué contre l'homme et beaucoup de gens se sont mis à lui reconnaître une culpabilité partielle. Le caractère qu'on lui reconnaissait exagérait celui qu'il avait. En 1959, l'« exil » alors semblait la meilleure voie. Lorsqu'il fut question qu'il entre au CEN bien peu de personnes m'ont encouragé à poursuivre mes démarches ; Jacques Rousseau était victime de son image. Heureusement, le réel se tenait en deça du théâtral. Les huit ans passés au Centre ont tout de même prouvé que sa personnalité avait des valences disponibles pour les compatibilités.

Les honneurs reçus ont été multiples : membre de la Société royale du Canada, titulaire de prix d'auteur, honoré des médailles d'au moins six pays. De toute façon, son nom n'est pas perdu car, dans le Nouveau-Québec, un site archéologique, un « pic » aux monts Otish, une montagne de l'Ungava, probablement un lac (ancien lac Payne) sont de son nom. La station du Centre d'Études nordiques de Povungnituk (Puvirnituq) portera le nom de Jacques Rousseau.

Sa famille me permettra de poursuivre par un paradoxe. Alors que jeune le chef d'expédition Jacques Rousseau était appelé « le vieux » par les Esquimaux, à 64 ans sa mentalité le plaçait encore parmi les plus vibrants pensionnaires des maisons de résidence de l'université Laval.

Ces commentaires sur Jacques Rousseau nous permettent non seulement de mieux connaître sa personne et son oeuvre mais de réfléchir sur le rôle de la Société à l'endroit des hommes de cette trempe. Brièvement, soulignons seulement deux aspects. D'abord le Québec devrait s'occuper davantage de ces géants en leur offrant des terrains d'atterrissage ; les cadres conventionnels à la tête desquels sont souvent des administrateurs également conventionnels n'ont que faire de ces gens à trop forte personnalité. Jacques Rousseau n'a pas été le seul à souffrir d'une telle incompréhension et je pourrais mentionner en outre des philosophes et historiens de l'université Laval de même que des scientifiques de l'université de Montréal. Le Québec ne peut se priver de ses meilleurs éléments. En second lieu, il faudrait multiplier le nombre des assistants qui travailleraient sous la direction des vrais maîtres ; la société en retirerait un double profit : les grands hommes donneraient leur pleine mesure ; les assistants bien formés prépareraient la relève de demain. L'homme dont nous honorons la mémoire n'a bénéficié que partiellement de ce système souhaitable. Ces réflexions sur Jacques Rousseau se terminent donc naturellement en un plaidoyer en faveur d'une meilleure structuration de la recherche au Québec.

Louis-Edmond HAMELIN,
*directeur-fondateur du Centre d'Études nordiques,
université Laval, Québec*